Henri Michaux et Zao Wou-Ki - Dans l'empire des signes, Bernard Vouillloux, Ed Flammarion / Critique par *Marc Michiels*

L'air de la Chine, dans l'empire des signes…
Une sismographie, des jeux de force.

Arrivé de Chine en France au début du printemps 1948, le peintre Zao Wou-Ki (1920-2013) rencontre l'écrivain et le peintre Henri Michaux (1899-1984) dès la fin de l'année suivante. Michaux apporte immédiatement sa « caution » au jeune peintre par la publication dans *Lecture, 1950,* de quelques poèmes accompagnant huit lithographies de Zao Wou-Ki. Cette relation humaine, artistique, va durer jusqu'à la mort du poète et cette rencontre, ces échanges d'influences furent pour chacun déterminante.

Le très bel ouvrage collectif sous la direction du professeur de littérature française du XXe siècle à l'université Paris-Sorbonne, Bernard Vouilloux et présenté par les Éditions Flammarion est le pendant d'une exposition qui se déroule du 5 décembre au 10 avril 2016 à la Fondation Bodmer à Coligny, Suisse. Il y retrace la chronologie croisée, les correspondances, les envois de livres ou d'articles, les nombreux signes, d'échange de leur œuvre, autant de témoignages de leur amitié. Mais aussi des textes, des livres d'art, des peintures, dessins d'Henri Michaux et de Zao Wou-Ki ; comme un trait d'union, un passage d'entre deux êtres, deux œuvres que furent les mots et le trait pour l'un, la peinture abstraite pour l'autre.

Quand ils sont séparés par un goût partagé des voyages qu'ils s'adressent des signes, partagent une sensibilité pour la musique, y compris la plus contemporaine. Tous deux fréquentent le Domaine musical fondé en 1953 par Pierre Boulez. Michaux y fait d'ailleurs la connaissance d'Edgar Varèse. Si celui-ci prise particulièrement Berg et Stockhausen, il est aussi très attentif à d'autres domaines musicaux comme les musiques du monde, le free-jazz qu'il découvre en 1958 à New York avec le peintre Soulages. Chez Michaux, c'est le geste, l'élan donné qui est consubstantiel a la forme et la musique. Rythme, langage entre le son et le sens figuré par la peinture. La poésie formant et fermant le blanc tel une syntaxe dans les jeux des assonances, une allitération des sonorités, liens entre la couleur des mots et le sens des couleurs.

Si vous aviez des doutes quant aux raisons qui poussent un artiste dans telle ou telle direction, Bernard Vouilloux, revient sur un épisode de la vie de Michaux qui se déroula l'année 1948, après la mort de sa femme des suites d'atroces brûlures. En rentrant un soir de l'hôpital, il voulu trouver un peu d'apaisement et tomba sur une série de feuille de papier vierge : « *L'humeur sombre je commence, en ayant attrapé une, à fourrer dessus quelques obscures couleurs, à y projeter au hasard, en boudant, de l'eau, par giclées, non pour faire quelque chose de spécial, ni surtout un tableau. Je n'ai rien à faire, je n'ai rien à défaire. »* Michaux réduit à une catharsis de la souffrance, projette sur le papier blanc, le mouvement de cette vibration interne, une plaie, qui deviendra un soulagement et que l'on associera plus tard aux « *mouvements* » de 1950-1951.

Zao Wou-Ki, fut marqué par l'absence de deux femmes, Lalan, qu'il avait épousées en Chine et qui de cette rupture le conduisit vers l'évanouissement définitif du motif, comme s'il s'agissait pour le peintre d'un sujet d'inspiration lié à sa réalité intérieur « *exprimé au gré de mon plaisir ou de mon déplaisir par le maniement de toutes les couleurs, devenues entre elles équivalente »* Après 1963 fait suite à l'aggravation de l'état de santé de May, la peinture de Zao Wou-Ki s'assombri : « *Pour tromper mes angoisses, je sortais une feuille de papier de Chine froissée, un pinceau et de l'encre et me mettais à la barbouiller. C'était facile car la mémoire des gestes de mon enfance était intacte. Je regardais sans surprise le papier absorber l'eau, le noir se diluer*

avec le blanc et devenir gris. Avec peu de moyens et d'attention, il se construisait quelque chose à mon insu. » - *Autoportrait* Ed. Fayard.

L'ouvrage nous décrit aussi le trajet du peintre, à l'heure de l'abstraction, suivant un double chemin chinois, celui ou « *L'homme, cet ensemble parcouru de courants et de souffles, doit instaurer l'harmonie en soi, s'intégrer à l'univers extérieurs : tel un idéal dont il doit se rapprocher* » ; et celle de la mémoire, conservée par le corps, un vide du non peint, un support en réserve, au contact de cette encre légère. Comme un mélange entre la tradition et le paysage, d'un soi-même retrouvé, une matière en mouvement, une nature en perpétuelle renaissance, entre circulation des énergies, souffle de l'insistance.

Dans *Dessiner l'écoulement du temps Michaux dit avoir cherché à « donner à voir la phrase intérieure, la phrase sans mot, corde qui indéfiniment se déroule, sinueuse, et, dans l'intime, accompagne tout ce qui se présente du dehors comme du dedans.* » On peut dire que la Chine l'a libéré de l'Occident et ils ont su tout deux à l'image d'une formule de Pierre Shneider pour expliciter la position de Zao Wou-Ki : « *L'Occident libère de l'Orient, l'Orient le sauve de l'Occident. Entre les deux se construit son empire du milieu.* » Un espace tangible entre les signes et les fantômes d'êtres : « *des lignes à l'aventure ne tenant à rien cerner, à rien enfermer, ni non plus à affirmer…* » - Henri Michaux. Enfin l'ouvrage comporte un portrait de Michaux en surfeur, entretien avec Michel Butor et la reproduction du magnifique livre d'art *Lecture* par Henri Michaux, Éditions euros et Robert J. Godet, 1950 (1) et (2) :

« *Les livres sont ennuyeux à lire. Pas de libre circulation. On est invité à suivre. Le chemin est tracé, unique.*
Tout différent le tableau : Immédiat, total. A gauche, aussi, à droite, en profondeur, à volonté.
Pas de trajet, mille trajets et les pauses ne sont pas indiquées. Dès qu'on le désire, le tableau à nouveau, entier.
Dans un instant, tout est là.
Tout, mais rien n'est connu encore. C'est ici qu'il faut vraiment commencer à LIRE. » (1)

Il y a mille raisons de se procurer ce livre absolument nécessaire dans une bibliothèque pour celui qui croit encore que l'art est une affaire d'homme, pour l'homme qui vit comme un artiste et qui n'a que les mots comme espace de silence. Les maux comme énergie vitale, un trajet ou l'ensemble des forces se rapportent l'une à l'autre dans un jeu en perpétuel mouvement pour s'équilibrer enfin un instant sur un point de l'âme.

« *Il n'est permis à être au monde de commettre l'imprudence d'avoir confiance.* » (2)